

## **L'insupportable prospérité des jardiniers Lionnet**

Malgré un début d'amitié, jadis, Prosper Marchenoir n'avait jamais aimé les jardiniers des Mallet. Les brillants succès que le père Lionnet s'obstinait à remporter n'étaient d'ailleurs pas faits pour atténuer une jalousie croissante.

La baronne Arthur Mallet n'avait que son cher régisseur à la bouche. Et du château de Jouy au château des Côtes, sis aux Loges, madame Alphonse et madame Arthur se répandaient en dithyrambes franchement agaçants, même pour un ancien ami. Ami, c'était d'ailleurs trop dire ; ancien condisciple plutôt. Et Prosper pestait, lui qui, boursier, était entré à la toute jeune école d'horticulture de Versailles grâce à ses seules capacités et à son travail. Zéphir y avait été, quant à lui, précédé par la réputation de son père, Louis-Toussaint Lionnet, jardinier en chef du château de Jouy-en-Josas, célèbre dans toute la région pour ses talents d'horticulteur, mais aussi de paysagiste. Pas étonnant qu'à peine sorti de l'École, Zéphir ait eu ses entrées dans la prestigieuse *Revue horticole*. Et, riant jaune, Prosper feuilletait un numéro de cette année 1886, où le nom du père, auteur d'un article sur la culture des bertolonias, voisinait avec celui du fils, qui s'offrait, lui, plusieurs colonnes sur la tubéreuse...

Il y avait douze ans que l'École Nationale d'Horticulture de Versailles avait été fondée, avec la noble mission de « former des jardiniers capables et instruits, possédant toutes les connaissances théoriques et pratiques relatives à l'art horticole. » Prosper et Zéphir avaient pu y suivre les enseignements en arboriculture fruitière et en culture potagère de Monsieur Hardy, directeur de l'école, mais aussi de plusieurs spécialistes d'arboriculture d'ornement, de floriculture de plein air et de serre. Et tandis que Prosper se passionnait pour l'étude de l'architecture des jardins, Zéphir buvait les paroles de Monsieur Mussat, leur professeur de botanique élémentaire.

Mais enfin, à la sortie de l'École, quelle déconvenue ! Tandis que les fils de familles favorisées trouvaient des emplois prestigieux de directeurs de jardins botaniques, professeurs de sociétés d'horticulture ou architectes-paysagistes, et que Zéphir s'apprêtait à prendre le relais de son père au château de Jouy-en-Josas, Prosper devait se résigner à n'occuper que la position de marchand grainier. Mieux ! Zéphir, pas même encore majeur, se voyait confier par le directeur de la *Revue horticole*, par égard pour son père, la prestigieuse mission de rendre compte de l'Exposition printanière du Palais de Cristal.

Quand Prosper allait au village, il passait devant la maison des Lionnet, sur la route d'Orléans, et pensait avec envie à leur position symboliquement centrale. La renommée du père Lionnet s'était si bien étendue que même les revues anglaises et allemandes se faisaient l'écho de ses créations. Bégonias, caladiums, pétunias : Louis Lionnet accumulait les prix du Ministre de l'Agriculture et du Commerce, se payait même le luxe de faire pousser, à l'abri de l'orangerie de Madame la baronne Mallet, de douillets et fragiles lapagérias. Derrière lui, le beau Zéphir méritait plus que jamais son deuxième prénom de Félix : cet heureux jeune homme, en effet, pouvait suivre son père dans les jardins somptueux du château du baron Adolphe Jacques – dit « James » – Mallet, observer ses recherches horticoles, et surtout, surtout, se griser de la vue des plus belles fleurs de l'endroit : les filles d'Arthur Mallet...

Les liens entre les Mallet et les Oberkampf étaient multiples ; si Émilie Oberkampf, la fille de Christophe Philippe, le fondateur de la manufacture d'indiennes, était devenue Madame Jules Mallet en 1813, sa sœur cadette Laure avait quant à elle épousé cinq ans plus tard le frère de Jules, Adolphe Jacques Mallet, régent de la Banque de France. Actuel propriétaire du château, leur fils Arthur avait épousé en 1847 Anna de Rougemont, qui lui avait donné cinq enfants, parmi lesquels deux très belles jeunes filles, Madeleine et Lucie Noémie.

Madame Arthur Mallet s'entendait très bien avec sa belle-sœur, l'épouse d'Alphonse Mallet, baron de Chalmassy, la divine Hélène Bartholdi portraiturée par Winterhalter. Cette dernière résidait au château des Loges, et les deux vieilles dames se rendaient souvent visite, quand Anna se trouvait dans sa villégiature jovacienne, et non dans ses appartements parisiens du 35 rue d'Anjou-Saint-Honoré, immeuble acquis vingt-cinq ans plus tôt par Jules et James Mallet. Les liens entre ces quatre personnes avaient été consolidés par la proximité temporelle : Alphonse, né en 1819, avait deux ans de plus que son frère Arthur ; le même écart séparait Hélène, née en 1825, d'Anna. Par une autre similitude de leurs destins, les deux « Madame A. Mallet » devaient d'ailleurs s'éteindre à quinze jours d'intervalle, au printemps 1896.

En 1886, tandis que Zéphir, poussé par son père, se formait à son métier au château de Jouy, on voyait souvent se promener dans les allées du parc la jeune Lucie Noémie, la fille d'Arthur et d'Anna Mallet. Outre sa simplicité élégante et sa gentillesse de caractère, elle était une beauté éblouissante. Prosper soupçonnait, non sans raison, l'humble Zéphir de soupirer secrètement après la jeune fille, sa cadette d'un an. Toutefois, Noémie appartenait à un autre monde, celui de la finance et de

l'aristocratie. Elle pouvait se baisser pour respirer une rose des serres Lionnet, mais non s'abaisser à en considérer le créateur, si docte et talentueux qu'il fût. Mais quand elle se promenait le soir dans les jardins, on ne savait ce qui enchantait le plus, de cette fraîche fille-fleur ou des boulingrins florissants.

Loin de ce charmant tableau, l'avenir immédiat présenta, au sortir de l'École, son visage ingrat et impécunieux à l'apprenti marchand grainier. De sorte que Prosper dut s'abaisser à prier son condisciple de le prendre comme ouvrier jardinier au service de son père. Louis-Toussaint Lionnet, maître jardinier, employait toujours trois jeunes ouvriers qu'il formait ainsi. Joseph Gazier, l'un d'eux, ayant trouvé un emploi plus intéressant auprès d'un horticulteur d'Igny, laissa une place vacante que Prosper vint aussitôt occuper, pour la plus grande joie du naïf et bienheureux Zéphir. Et la vie s'organisa, entre les soirées dans la maison des Lionnet sur la route d'Orléans et le travail en plein air dans le parc. Prosper et Zéphir, qui avaient « fait des études » et passaient, à raison d'ailleurs, pour savants, étaient respectés par les autres ouvriers, qui les consultaient avec déférence pour les boutures, les semis, les tailles.

Quant au père de Zéphir, il était précédé et suivi de murmures d'admiration et de respect. Cet homme était un horticulteur hors pair, la fierté des Mallet. Or, être la fierté des Mallet, ce n'était pas rien. À leur réputation d'exigence, fondée sur un mélange de rigueur protestante et de goût du travail bien fait, s'ajoutait le respect que l'on éprouve toujours envers les grandes fortunes. L'alliance de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie, vieux classique de la vie et des romans, avait produit dans leur famille ses plus beaux effets. Tout y respirait le bon goût et la discrétion. Dans ce cadre, où s'épanouissaient aussi des talents artistiques, l'excellence horticole apportait donc un atout non négligeable. Et Louis-Toussaint Lionnet l'avait compris, qui semblait ne jamais devoir cesser de se surpasser ! En 1885, il fit un coup d'éclat en inventant un hybride du *Begonia Eldorado* et du *Begonia subpeltata*. Sur une inspiration du jeune Zéphir, cette fleur fut baptisée du nom de « *Begonia hybride Noémie Mallet* », en hommage à la jeune fille qui allait fêter ses vingt ans. L'année suivante, on annonça dans les journaux spécialisés que « Monsieur Lionnet, jardinier-chef de M. le baron Mallet, à Jouy-en-Josas, présentait cinq Bégonias inédits provenant de croisements du *B. Rex* et probablement du *B. subpeltata* ». L'Europe entière parut se prendre d'engouement pour ces croisements aux coloris subtils, inventés par le talentueux jardinier-régisseur. « Les feuilles les plus jeunes sont d'un rouge foncé chaud et chatoyant comme une étoffe de velours ; les plus vieilles marbrées de rose nuancé

piqueté, sur un fond d'un vert sombre relevé de marbrures » s'émouvait une revue. Une autre, en Angleterre, célébrait la fleur obtenue par « *Lionnet, gardener to M. Arthur Mallet, of Jouy-en-Josas, by crossing B. subpeltata with B. Eldorado* » et d'ajouter : « *From the same sowing another fine kind has been obtained, which has been named Noémi Mallet.* »

Puis ce fut un feu d'artifice, un bouquet final, une gerbe d'innovations. Les journaux se relayaient, sachant toujours trouver de la matière pour alimenter leurs colonnes auprès du jardinier-expert de Jouy-en-Josas. À la moindre question des lecteurs, c'était les Lionnet qu'on interrogeait, même quand il s'agissait de savoir si la tête des *Wellingtonias* peut repousser quand elle est détruite... « Nous en avons vu récemment une preuve convaincante chez M. Arthur Mallet, à Jouy-en-Josas. Là, un très-fort *Wellingtonia gigantea*, ayant eu la tête cassée par des hérons qui s'en étaient fait une sorte de perchoir, a très-bien repoussé ». Quand les chroniqueurs n'avaient rien à se mettre sous la dent, Zéphir prenait le relais ; il communiquait aux rédactions les comptes rendus de ses observations dans le parc du baron. C'est à lui, par exemple, qu'on dut l'entrefilet assez anodin sur un fait qui ne l'était pas moins : « **Un énorme broussin d'Épicéa.** — Tout récemment, en examinant, dans la propriété de M. Arthur Mallet, à Jouy-en-Josas, quelques-uns de ses beaux arbres, nous avons remarqué un énorme broussin sur un Épicéa commun », etc.

Le comble fut atteint avec la série de « bégonias hybrides de Monsieur Lionnet » qui suivit la création du *Noémie Mallet*, bégonias spectaculaires par la beauté de leurs fleurs aux coloris variant du rose carné au rouge vermillon. Les noms étaient éloquents : « Bégonia Noémie Mallet », « Bégonia hybride Arthur Mallet »... Louis Lionnet, secondé par son fils, savait habilement placer son talent au service de ses employeurs ! « Employeurs » était d'ailleurs un terme inexact. Les Lionnet faisaient un peu partie de la famille ; et bien qu'ils n'eussent évidemment pas leurs entrées dans les salons où l'on recevait, on les associait à la vie quotidienne, en leur conférant des responsabilités dans les circonstances cruelles ou joyeuses de l'existence, lors des baptêmes ou des décès.

C'est alors, au milieu de cette harmonie dont Prosper bénéficiait mais qu'il maudissait intérieurement, que la deuxième Noémie fit son entrée sur le théâtre de leurs vies.

Noémie Peyrounette était aussi mignonne que son nom, qui semblait un diminutif. Venue tout droit d'Orthez, elle s'était installée à Jouy chez la sœur de son père. Les

dix-huit ans de Noémie trouvaient tout admirable, amusant, même les tâches ingrates de ménage et de blanchisserie que lui confiait sa tante. Elle était, en outre, adorée par le ménage Berthelon, en particulier par son oncle par alliance. Jean Magloire Berthelon avait, en effet, perdu, dix ans plus tôt, sa première femme. De cette première union étaient nés trois enfants. Une fille et un garçon étaient morts en bas âge. Mais Eugène était resté, et dans le naufrage de son veuvage, Jean Magloire Berthelon avait reporté toute sa tendresse sur ce fils unique. Mais, quatre ans après la mort de Catherine, Eugène avait lui aussi pris la clef des champs éternels, en 1880. Depuis, Magloire croyait voir partout l'image de ce fils chéri, disparu à vingt-deux ans. Et il recherchait la compagnie des jeunes gens, moins pour se distraire d'un chagrin dont rien n'aurait pu le guérir que pour tenter de retrouver parmi eux l'état d'esprit, les goûts et les aspirations du soldat mort en garnison, en ce Rouen qu'il maudissait désormais. Il avait appris à Eugène tout ce que doit savoir un bon garçon jardinier. Il en aurait fait un associé exemplaire. Tant de fois Magloire avait rêvé ce « Berthelon & fils » qui aurait orné le linteau de leur maison de la rue de la manufacture !

Heureusement, il lui restait une enfant, et il l'aimait comme sa fille, cette brunette de dix-huit ans, la nièce de sa seconde épouse, cette jolie Noémie qui avait conservé l'accent chantant du Béarn où elle était née. Noémie était la joie du ménage. Et quand, le 1<sup>er</sup> mars 1887, sa pauvre femme expira à son tour, lâchée par son cœur fatigué, Jean Magloire regarda la jeune fille comme son dernier îlot de joie en ce monde. Eugène avait été son ultime espoir, le seul lien qu'il conservât avec Catherine, morte à quarante-huit ans à Jouy ; à quarante-huit ans aussi, à Jouy aussi, venait de s'éteindre Jeanne, et son ultime espoir était désormais Noémie.

Malgré la dévastation provoquée en son cœur par tous ces deuils, Magloire ne se laissa pas aller, et reporta toute sa tendresse attentive sur la jeune fille. Il fallait veiller au grain, car comme toutes les belles filles de son âge, elle ne pouvait tenir longtemps en place. Au moindre prétexte elle s'échappait de la petite maison de la rue de la manufacture, pour aller rôder du côté de la route d'Orléans. Une fois, il avait aperçu un galant, qui raccompagnait Noémie : un grand garçon brun et fort, beau gars aux cheveux drus et sombres, aussi sombres que ceux de la jolie Béarnaise. Il se prénommait Prosper, avait-elle dit, et il était jardinier. Mais non, non, ce n'était pas lui qu'elle aimait, il ne fallait pas croire cela, c'était seulement un excellent jardinier, et un garçon gentil et dévoué, qui la raccompagnait chez elle pour préserver sa réputation de fille exemplaire. On en voyait tant, qui ne savaient pas se garder des galants, et

que les mauvaises langues dévoraient avec joie ! Non, elle savait ce qu'était une fille sérieuse, et ne se montrerait jamais avec un amoureux.

Le père Berthelon n'écoutait déjà plus. Ah, elle avait su toucher la corde sensible, avec son jardinier modèle ! car Jean Magloire venait d'avoir soixante ans, et il était plus que temps de songer à la relève. La terre qu'il avait rachetée pour deux sous après la mort de ce pauvre Jacquel, pourquoi ne pas l'exploiter en s'associant à un jeune bien solide, un gars qui viendrait occuper la place qu'il avait jadis promise à un autre ouvrier jardinier, son petit Eugène, son fiston...

Un soir, après l'avoir guetté à la sortie du château, où il réparait une serre, le père Berthelon aborda franchement le jeune homme. C'était pour l'entretenir de sa Noémie, susurra-t-il. Intrigué, flatté que la jeune fille ait parlé de lui en termes sans doute favorables, Prosper emboîta le pas au vieux, et on alla boire le coup au débit de boissons du village. Une fois la première gêne dissipée, Magloire passa aux choses sérieuses : Prosper aimait-il sa nièce, sa fille, sa Noémie ? Le jeune jardinier put d'autant plus se montrer enthousiaste qu'il était follement épris de la jeune beauté du Sud, dont, d'ailleurs, rêvaient tous les garçons de Jouy et des alentours. Elle voletait autour des parterres comme les plus beaux papillons de juillet. Pour sûr qu'il l'aimait, ou plutôt qu'il saurait l'aimer !

D'absinthe en cognac, de cognac en absinthe, on en vint presque à conclure ce marché comme à la foire aux bestiaux. En sirotant son breuvage, le vieux Magloire, la larme à l'œil, faisait déjà des projets d'avenir, se voyait grand-père, parlait commerce, demandait à Prosper quelles étaient ses intentions. Le garçon, soudain mis en confiance et se sentant quelqu'un, essayait de placer des notions savantes apprises à Versailles. Pourquoi ne pas se lancer dans l'arboriculture ? À l'École d'Horticulture, on avait obtenu de magnifiques résultats avec un nouveau raisin blanc prometteur, le *Tisserand*, les pêches Galande qui valaient bien celles de Montreuil, et d'énormes fraises, les *Docteur Morère*, qu'on pourrait peut-être développer ? Et Prosper s'emballait à son tour, ému par l'alcool, par ce vieux qui lui ouvrait d'un coup la boîte de Pandore, et par l'idée, grisante, que la roue tournait enfin... Quand il apprit que le terrain faisait un hectare et se trouvait entre Versailles, Jouy et le village des Loges, il crut défaillir.

— Ah, mon gars, tempéra le vieux, faut quand même savoir que sur l'terrain y'a une vieille baraque, et un vieux poirier, c'est tout. Ah ça, un beau poirier, tellement large que Jacquel l'appelait « Mon gros ».

— Mais c'est un rêve, Monsieur Berthelon ! Et puis, ce poirier-là pourrait bien n'être que le premier d'une longue lignée, aussi longue que celle des Marchenoir, vous verrez ! Je vous garantis une progéniture humaine et végétale ! Sans compter les études de pomologie que je pourrais écrire, et publier dans la *Revue horticole* !

Jean Magloire, lui-même ravi, souriait aux anges. Il crut néanmoins de son devoir d'apporter une note sombre dans cet arc-en-ciel de projets.

— Oui enfin, le pov' Jacquiel, il a fini par se pendre à son poirier, quand on lui a annoncé que la ligne de chemin de fer allait couper son pré et son arbre en deux. Et le pis de l'histoire, c'est que le tracé a été dévié, et que le chemin de fer longe la propriété, au lieu de la traverser !

Et le vieux hocha la tête, de commisération sincère et de vague mépris envers ce fou qui avait mis fin à ses jours par amour pour un arbre.

— Ah, Monsieur Berthelon, tope-là. Si Mademoiselle Noémie est d'accord, je ne pense pas que ce soit un vieil arbre et un pauvre fantôme qui puissent nous empêcher de nous installer au paradis !

Le père Berthelon rentra chez lui ravi, se frottant déjà les mains à la perspective d'annoncer à Noémie qu'il avait éventé son secret.

Pour Prosper, qui habitait sur la route de Versailles, à deux doigts de la terre, doublement promise, de Petit-Jouy, l'avenir parut s'illuminer. La main de la belle Noémie, la perspective de mettre en pratique les enseignements horticoles reçus à Versailles, l'affranchissement du joug, certes bien doux, des Lionnet, une sorte de revanche prise sur Zéphir, le fluide, rapide et doux Zéphir... tout cela était bien tentant. Et il se rengorgea. Noémie Peyrounette valait bien toutes les Noémie Mallet du monde ! Mais une angoisse soudaine lui étreignit la gorge : en réalité, il n'avait jamais fait que coqueter avec Noémie, pas plus, pas moins que Zéphir. La jeune fille était souvent venue au château, pour apporter des effets à Madame la baronne et à ses filles. Elle en avait profité pour échanger deux mots, de temps en temps, en tout bien tout honneur, avec les jeunes jardiniers qui œuvraient sur les terrasses du château. Il l'avait bien, comme Zéphir, comme Pierre-Louis, Maxime ou Auguste, accompagnée sur les routes de Jouy, mais sans jamais aller au-delà des galanteries qu'on échange entre jeunes gens du même âge.

La trêve dans une vie médiocre, l'échappée belle entrevue par Prosper, ne devait pas connaître de lendemain.

Tout d'abord, Noémie fut effarée des révélations de son oncle. Et la scène qui résulta de cette confrontation eut au moins le mérite d'apporter un démenti, aussitôt suivi de son lot de consolation, au vieux Magloire. Non, Noémie n'aimait pas Prosper. C'était un épouvantable malentendu. Prosper n'était que la couverture, la chandelle, ce qu'on voulait, mais pas un amoureux. Celui qu'elle aimait, et dont elle était aimée, c'était Zéphir Lionnet... À la stupéfaction de l'oncle succéda l'hilarité, puis un contentement que ce brave homme ne parvenait pas à dissimuler, malgré la confusion dans laquelle le plongeait le quiproquo malheureux et la peine qu'il allait causer au pauvre Prosper. Zéphir Lionnet !! Se pouvait-il que cet horticulteur expert promis au plus bel avenir, qui était en passe de devenir le spécialiste des chrysanthèmes et des bégonias, devînt son neveu ?

Dans la solitude de ses deux veuvages, et de la perte de ses trois enfants, Magloire entrevit soudain une lueur d'espérance : avec Zéphir, il retrouverait Eugène, mais dans un milieu auquel il ne pensait jamais pouvoir prétendre. Sa Noémie serait une dame, et pourrait venir le voir tous les jours, puisqu'ils seraient voisins. Comme il était généreux, et que son bonheur prochain le rendait plus magnanime encore, il résolut de faire don de sa terre de Petit-Jouy à Prosper. Lui pourrait très bien se contenter, désormais, d'un appartement de célibataire. Et Prosper saurait faire fructifier la terre maudite du père Jacquel.

Comme il l'avait escompté, l'explication que Magloire eut avec le jeune homme, en ce mois de juin 1887, fut en demi-teinte. Et il fallut toute la bienveillante finesse de Berthelon pour présenter les avantages en même temps que les inconvénients de cette situation nouvelle. Blessé dans son orgueil et dans son amour, Prosper se laissait aller, *in petto*, à d'amères considérations sur son destin. C'était écrit, se disait-il, c'était écrit jusque dans nos noms. D'un côté Marchenoir, qui va vers le néant, vers l'obscur. De l'autre un petit lion, un Lionnet porté par le doux vent du zéphir, vers toutes les formes de fortune. Restait à faire mentir la fatalité et à donner raison à « Prosper ». Restait à fertiliser, féconder la terre, et récolter les fruits de son travail.

Alors, sur son terrain qui jouxtait la cure du Petit-Jouy, Prosper décida qu'il se spécialiserait dans la culture des poires. Il reprit ses notes de l'École de Versailles : fumure, labours, binages, il ne négligea rien, ni les détails relatifs à l'emballage et à la conservation des fruits, ni les mesures à prendre contre les maladies parasitaires. En installant ses poiriers près des Loges, il finirait par avoir ses entrées au château des Côtes, et contrebalancerait la toute-puissance des Lionnet chez les Arthur Mallet. Il se



vengerait ainsi de l'insolent succès du père et du fils. La toute récente installation de la ligne ferroviaire pouvait représenter un atout économique. Elle n'avait pas profité à certains, comme Jacquiel, le bedeau du curé des Loges, mais l'avenir souriait aux audacieux et lui, Marchenoir, aurait cette audace.

Et il se mit d'arrache-pied au travail, sous le regard attendri, perplexe et inquiet de Berthelon, qui se sentait vaguement coupable en le voyant s'épuiser ainsi.

Le 11 février 1888, Noémie fêta ses vingt ans ; ce jour fut aussi celui de son mariage avec Zéphir Félix Lionnet. L'acte de mariage, établi par le maire, Georges Plet, rappelait que l'un des témoins de l'épouse était son oncle paternel par alliance, Jean Magloire Berthelon.

La belle Noémie Mallet, né un an après Zéphir, se maria deux ans après lui. Elle épousa, en 1890, le comte de Renusson d'Hauteville.

Et pendant que les noces se déroulaient, que le bonheur semblait éclater partout en méprisant sa peine, Prosper travaillait... Il fallait faire vite, afin de se faire connaître, reconnaître, aimer enfin. Plutôt que de choisir de belles variétés d'automne pour ses plantations, telles la *Beurré Hardy* ou la *William's*, il opta pour les fruits tardifs, prolongeant leur maturité jusqu'en mars, et particulièrement recherchés en hiver, quand les marchands les achètent à prix d'or aux arboriculteurs. Il choisit les variétés *Bergamote Esperen* et *Olivier de Serres*, aptes à une culture en plein air, et leur ajouta la *Doyenné d'hiver*, pour laquelle il avait une dilection particulière. Prudemment, il mit une partie de sa récolte sur la culture en espalier, minimisant ainsi les risques de dégât irréversible causé par le gel. Formés en palmettes Verrier, les poiriers couvraient les murs d'espalier sur deux côtés du terrain, sur dix mètres de long et deux mètres cinquante de haut.

Non seulement il soignait ainsi le rendement de sa terre, mais il entendit jouer un rôle parmi les créateurs, les inventeurs. Lui aussi aurait son hybride, son croisement génial. Il conçut ainsi une nouvelle poire, ventrue, d'un jaune crémeux moucheté de fauve et frappé de vermillon, à la chair fondante et sucrée, qu'il baptisa, comme pour conjurer le destin et réaliser son rêve en lui donnant forme et saveur ... *Noémie Marchenoir*.

En 1891, Arthur Mallet mourut. La désolation s'empara pour un temps du château de Jouy. Mais déjà depuis quelques années la silhouette de Noémie de Renusson d'Hauteville ne s'y profilait plus au cœur des boulingrins. Louis Lionnet et son fils semblaient eux aussi travailler d'arrache-pied, et préparer la grande exposition de

l'hiver 1893. Deux grossesses avaient alourdi la gracile Noémie Lionnet, qui évitait de croiser Prosper. Toute à son bonheur d'épouse et de mère, elle n'avait jamais eu la moindre pensée pour la malheureuse victime de ses minauderies. Prosper, lui, aimait toujours, aimait follement la jeune femme, et rêvait de l'éblouir. Lui aussi se préparait pour l'exposition des Champs Élysées qui se tiendrait en novembre 1893. Il concourrait non pas dans la section consacrée à la floriculture, à l'instar des Lionnet, mais dans celle de l'arboriculture.

Le temps passa, et les deux amis d'hier purent enfin exposer leurs créations. Prosper présenta une cinquantaine de variétés de poires ; puis il fit circuler ses fameuses poires d'hiver : *Triomphe de Jodoigne*, *Saint-Germain*, *Cassante d'hiver*, *Doyenné d'hiver*. Mais le moment le plus important, celui sur lequel il avait tout misé, allait arriver : la dégustation. Il avait apporté pour cette épreuve des échantillons de sa fameuse « *Noémie Marchenoir* ». Las ! Si la chair fut jugée fine et juteuse, la grosse poire calebassiforme n'obtint qu'une médaille de bronze : « pas assez fondante, promet plus qu'elle ne tient ».

On pouvait en revanche lire, dans *Jardins de France*, un compte rendu très élogieux des productions Lionnet :

« Or, la plus haute de ces récompenses était, sans contredit, le grand prix d'honneur qui consistait en un objet d'art que la Société devait à la bienveillance éclairée de M. le Président de République. Il a été obtenu par M. Lionnet, jardinier-chef chez M. Mallet à Jouy-en-Josas (Seine-et-Oise). Le lot de Chrysanthèmes qui a valu cette haute distinction à cet habile jardinier se rapportait au 12<sup>e</sup> concours, qui n'en exigeait que 50 variétés ; aussi n'est-ce pas le nombre mais la rare beauté des plantes exposées par lui qui a déterminé la décision du Jury. »

Le 11 février 1894, jour anniversaire des vingt-six ans de Noémie Peyrounette et des six ans de mariage de Noémie Lionnet, Prosper Marchenoir, suivant son destin, se passa autour du cou une corde semblable à celle que le pauvre Jacquel avait déjà accrochée à la plus grosse branche de son cher poirier. Dans le vent froid de février, les jeunes poiriers de sept ans semblaient dessiner une chorégraphie autour du corps qui se balançait, tragiquement enlacé au vieux poirier immuable.

S'étant décidément spécialisé dans la culture des chrysanthèmes, Zéphir inventa une exquise variété d'un rose saumoné aux reflets violacés, à qui il donna, le galant homme, le nom de « Madame Noémie Lionnet ».

FIN